

LE PÈRE PEINARD

RÉFLECS D'UN GNIAFF



Abonnements :

Un an, 6 francs.

6 mois, 3 francs.

3 mois, 1 franc 50.

Un numéro tous les dimanches

Bureaux : 120, Rue Lafayette, Paris.

Hardi, les Alboches!

C'est au tour des mineurs d'Allemagne de se foutre en révolte, ils n'y manquent pas, nom de dieu!

S'ils ne l'ont pas fait plus tôt, de façon à se soulever en même temps que les bons bougres du Nord de la France, c'est que leurs singes avaient trouvé un truc de roublards pour les faire poirotter.

Quand la grève de l'été dernier avait pris fin, (en queue de merlan, comme prennent fin toutes les grèves partielles,) les patrons avaient promis de reprendre tous les ouvriers, sans distinction d'opinions. Seulement très finauds, ils avaient demandé six mois de réflexions; le dernier délai était fixé au 8 décembre.

C'était cousu de fil blanc, nom de dieu! Eh bien, malgré ça, les mineurs s'y sont laissés pincer.

Ceux que les exploiters ne voulaient pas reprendre, c'était comme toujours, les bons bougres qu'ils appellent les *meneurs*, les types d'attaque, qui n'ont pas froid aux yeux, et remontent le moral aux avachis.

En fixant un long délai, les salops se disaient: « Dans six mois nous verrons venir; dans six mois les meneurs auront crevé de faim ou quitté le pays, — y aura pas besoin de leur foutre du travail... »

Ça s'est bien passé comme ces vaches le pensaient, y a eu beaucoup de mistoufle ! Mais les pauvres bougres mis à l'index étaient si nombreux, qu'il en reste encore. Et turellement en vrais crapules, les patrons ne veulent pas les embaucher.

De sorte, nom de dieu, qu'aujourd'hui les mineurs voient tout à fait clair dans le jeu de leurs singes. Non seulement ils n'ont pas eu la moindre bricole d'amélioration, mais en plus ils sont traités en petits garçons à qui on peut promettre et ne pas tenir !

Vous pensez bien, mille bombes, que les têtes se chauffent ! Y a des réunions partout, avec des trois et quatre mille ouvriers dans chaque. Malgré les pisse-froids qui en tiennent toujours pour le calme, les mineurs se montent bougrement décidés à aller de l'avant.

*
* *

Que vont-ils foutre, nom de dieu ? S'ils sont à l'œil et qu'ils aient mis à profit les vestes qu'ils ont remporté l'été dernier, tout ira bien, foutre !

Déjà, ils avaient eu assez de nerf, pour leur première grève ; ils avaient par ci par là, cassé la marmoulette à quelques gros chiens des patrons ; ils avaient chambardé quelques puits de mines, foutu des ventilateurs au vent.

Le malheur, nom de dieu, c'est que tous ces actes ils les ont fait plutôt dans des coups de colère, qu'avec l'énergie et la finasserie de zigues à la coule de la guerre contre les richards.

En effet, mille bombes ! A côté de ces machines très chouettes, ils s'amusaient à des bricoles idiotes. C'est pas croyable la tripotée de délégués qu'ils ont nommés ! Délégués pour aller peloter les administrateurs, délégués pour aller se foutre aux genoux des préfets et des généraux, délégués pour aller lécher le cul de leur teigneux d'empereur. — Ça n'en finissait pas nom de dieu !

En outre, des tas de grévistes s'enfermaient dans leurs piaules et regardaient des heures au plafond, espérant peut-être que les réformes descendraient par là !

Cochonne de manière de faire la guerre aux exploités. Qui veut la fin veut les moyens, foutre ! Il s'agit de ne pas recommencer toutes ces gnoles et de faire la guerre aux patrons comme on doit la faire !

Tout d'abord, nom de dieu, c'est jamais mauvais de tomber sur le poil des jean-foutres qu'on a sous la main, — comme ont fait les bons bougres de Decazeville avec Watrin. C'est le meilleur truc pour empêcher ces sales crapules de faire des misères aux pauvre monde.

Ensuite, au lieu de foutre des tripotées aux faux-frères qui en pincent pour turbiner quand même, vaut bougrement mieux foutre à cul les ventilateurs et toutes les mécaniques.

Chacun sait ce qui bout dans sa marmite ! Qui vous dit que celui-là qui refuse de suivre les amis

ne marcherait pas à son tour, s'il avait la croustille assurée ?

Voilà la grosse question, à laquelle il faut bougrement veiller, la croustille ! Quand on a les tripes vides on n'a pas de courage en poche. — Ça sera toujours vrai.

Ah, foutre, c'est le premier des points, le boulotage ! C'est le nerf de la guerre contre les riches, nom de dieu.

Quand une armée de soldats se fout en campagne, avant toutes choses elle doit boustifailler ; s'il n'y a pas de provisions, on fait des réquisitions sur le dos de l'ennemi.

Faut que les bons bougres emploient la même tactique dans la guerre contre les richards.

Que les mineurs de l'Allemagne se foutent bien ça dans la caboche, qu'ils y aillent carrément, nom de dieu ! Et ils auront rendu un fameux service aux populos de tous les pays, en montrant le chemin de la victoire sociale.

CONTRE LES PUROTINS

C'est à croire, nom de dieu, que la crapulerie des policiers parisiens augmente avec le froid. Jamais ils n'ont été aussi rosses que depuis une quinzaine.

Ils font des râfles, que c'en est ignoble, nom d'un pétard ! Chaque nuit, ils se foutent sur un arrondissement, et emballent tous les pauvres bougres qui traînent dans la rue.

Vous croyez que les quotidiens vont dire quelque chose, faire du pet contre ces monstruosité ? Ah, ouat, ils ont bien

autre chose à s'occuper ! Ils discutent si Joffrin sera, ou ne seras pas député ; — sortis de là, y a plus personne.

Et pourtant parmi les canards quotidiens, y en a qui ont l'aplomb de se donner comme les défenseurs du populo ; ils sont socialos, à les entendre, — plus socialos que vous et moi ? Ah, merde, alors.

Mais laissons de côté les journaloux, et revenons en aux policiers.

Ils manœuvrent par arrondissement ; une nuit c'est ici, une autre nuit c'est là bas, qu'ils opèrent. Des fois ils ramassent trois cents, des fois moins, des fois jusqu'à cinq cents pauvres bougres, d'un même coup de filet.

C'est tous des calamiteux, des sans asile, ayant commis le crime épouvantable de n'avoir pas de logis, qui tombent entre les sales griffes des bandits chargés de veiller au bon ordre.

Ah, misère, ce qu'on te les secoue les déchards ! On peut cogner sur ces malheureux, leur foutre des coups de pieds dans le cul, les bourrer de renforcements, y a pas de danger qu'ils rouspètent. Ils se savent maudits, et supportent tout sans rien dire.

Et allez, les roussins ne s'en privent de leur faire des méchancetés. Faut avoir vu ça, de ses propres yeux, pour croire que des hommes puissent en arriver à faire des saloperies pareilles, sans raison aucune. (1)

*
* *

Ces centaines de purotins sont empilés dans un poste et là, ils passent la nuit comme ils peuvent. Le lendemain on les enfourne dans le panier à salade et en route pour le Dépôt.

Rien que pour la râfle du IV^e arrondissement, il a fallu trente voitures cellulaires !

(1) — L'autre jour, à propos de Dauga je disais que personne ne fait le mal pour le mal. Je me trompais, foutre ! y a les policiers, les garde-chiourmes, toute la racaille qui vit des prisons. Ceux-là mordent pour le plaisir de mordre, jouissent du mal qu'il font.

Leur méchanceté prouve en faveur de ce que je dis et contre la Société actuelle : c'est pas dans leur nature de faire le mal, non ! On les a élevés comme ça... et ils le font...

Ça en dit long, nom de dieu! — Et qu'est ce qu'ils on fait de mal ces pauvres types? — Rien de rien.

Pendant ce temps, les magistrats et toute la grosse fripouillerie judiciaire s'amuse; les chameaux bouffent bien, vont au théâtre, godaillent comme des bourgeois qu'ils sont. Et oui, ils s'amuse, les charognes! Et le temps qu'ils ne passent pas à s'amuser, ils l'emploient à faire des misères aux pauvres bougres.

Mais, mille bombes, un coup de colère ne les prendra donc pas, les types qu'on mécanise aussi dégoutamment qu'on le fait?

Il ne faut pas trop exiger de pauvres bougres qui subissent tous les malheurs de l'existence: ils ont froid, ils ont faim, ils ne savent ou pioncer...

Tout ça ne donne pas du courage! Surement qu'il vaudrait mieux qu'ils aillent chez Potin chercher du chocolat, et chez Jaluzot des grimpants et des riflards!

Oui, ça vaudrait mieux,... mais voilà, pour ça faudrait qu'ils aient du cœur au ventre.... et foutre, la misère, voyez-vous, fait partir tout le nerf!

C'est aux bons bougres qui ne sont pas encore saignés aux quatre veines, à prendre fait et cause pour leurs pauvres copains réduits à la dernière extrémité. Oui, nom de dieu, c'est à nous de nous révolter d'abord! Ayons du nerf, et les purotins nous suivront.

HISTOIRES DE TROUBADES

Quand les conscrits tirent au sort, ils ont pour habitude de faire une rigolade de tous les diables. Voilà une vieille manie, nom de dieu!

Sûrement ce n'est pas parce qu'ils sont en joie qu'ils brailent comme des ânes, non; c'est par habitude: ceux de la classe d'avant ont chanté — eux font parnil.

Je n'ai jamais vu chanter les moutons qu'on mène à l'abat-

toir, — les jeunes gens le font, ça veut-il dire qu'ils ont moins de cervelle que les moutons?

Non, foutre! S'ils rigolent ferme et boivent sec, c'est pour noyer leur chagrin et oublier leurs peines, car tous en ont des peines! et ils sont bougrement rares ceux qui vont à la caserne avec plaisir.

*
* *

A propos de conscrits, un bon zigue du Nord m'écrivit pour rectifier l'histoire de ce pauvre Clarisse, que j'ai raconté dans l'avant dernier numéro: j'avais lu ça dans un quotidien, faut donc pas être épaté qu'il y ait de l'erreur. Enfin voici la vérité vraie:

C'est à Wambrechies, un petit village près de Lille que ça s'est passé; Clarisse est parti avec la classe, y a quelque chose comme quatre semaines. Le service militaire ne lui allait pas; au bout de quinze jours il en avait assez de ce métier de brute. Donc, nom de dieu, il est rentré chez ses parents et leur a dit: « je n'y retourne plus, il est impossible à moi de faire ce métier de scélérat. »

Sa mère avec peine lui donne quarante sous. « Je n'ai besoin de rien, dit-il, ni argent, ni autre chose, je ne pars plus!.. »

La mère toute chagrine le moralise « pars mon garçon, tu ne sais pas ce qui peut arriver.

— Il arrivera ce qu'il voudra, répond-il, je dis non, et c'est non!

— Bah, prends ces quarante sous et pars, tout ira mieux que tu ne penses, qu'elle lui redit.

Désespéré, Clarisse en sortant avait pris un grand couteau de cuisine et dans la cour il se l'est enfoncé en plein ventre.

Voyant ça, sa mère est venue faible: aussitôt les voisins ont porté secours, le médecin est arrivé, et le pauvre type a été amené à l'hôpital militaire. Il est quasi foutu! Malgré ça, il a pu dire à l'hôpital que jamais il ne porterait les habits de soldat, qu'il recommencerait plutôt son coup. Il a raison nom de dieu, c'est un bon exemple pour d'autres.

Le chouette copain qui m'écrit ajoute que dans trois ans ça sera son tour ; seulement, plus mariolle que Clarisse, au lieu d'enfoncer un couteau dans son ventre, il tachera de l'enfoncer dans le ventre de quelque sale vermine.

Ça part d'un bon naturel, foutre ! Le Père Peinard voudrait en connaître des floppées de ta trempe ; vois-tu, t'as du bon sens dans la caboche et l'amour de la liberté dans la carcasse, — avec ça on ne se laisse pas trop marcher sur les pieds.

*
* *

Encore une autre histoire de soldats ! Toujours du côté de Lille : celui-là la caserne l'a rendu fou.

Il y a environ quatre ans un jeune homme bien tranquille, Eugène R., était parti ; très doux, il ne pouvait endurer la grossièreté malhonnête des crapules de supérieurs. A force d'être housculé et frappé il ne savait plus sur quel pied danser ; tant et si bien qu'il est devenu fou du métier de troubade.

Les cochons de gradés avaient encore le toupet de dire que ce n'était pas vrai : mauvaise volonté, nom de dieu ! Le médecin a tout de même reconnu qu'il était fou ; on l'a conduit à Armentières où il est resté un an. Il est sorti, mais nom de dieu pas guéri, idiot !

Malheureusement il avait encore ses vingt-huit jours à faire : les salops l'ont repris ! Ça lui a de nouveau porté à la tête ; une nuit il s'est levé et s'est foutu à trotter en chemise par les rues, — On l'a recendu à Armentières.

Ah, mille bombes, quand donc que la Sociale viendra nous débarrasser de toutes ces horreurs !

AUX « PLUS VASTES »

— Connaissez-vous les *Plus Vastes* ?

C'est par ces deux mots que les calicots désignent les magasins du Louvre. Les patrons foutent sur toutes leurs réclames que leur boîte est la *plus vaste* du monde, — de là le surnom.

Les employés toujours pommadés, bien frusqués, doivent continuellement avoir la bouche en cœur, — ah, les amis, que de larmes cache cette apparence heureuse !

Les patrons des magasins de nouveautés sont de vrai despotes. En voila des chameaux, qu'au prochain coup de chien, les commis s'empresseront d'accrocher aux candélabres de lumière électrique.

Ils sont d'autant plus rosses, nom de dieu, que tous sont des parvenus : Ji-Ji, le patron-député du Printemps. Rousseau le patron des *Plus Vastes*, ont tous les deux fait la vente. Ils ont été bistots, foutre ! Ils ont couché au magasin, sur le comptoir, avec un matelas épais comme une galette.

Aujourd'hui ce sont de sales bougres qui regardent du haut de leurs millions volés au populo, les pauvres employés qui turbinent à leur profit.

C'est Rousseau qui est à cran, nom de dieu ! Actuellement il y a aux *Plus Vastes*, quelque chose comme 500 pauvres bougres de malades, sur 3000 employés.

Une épidémie, paraît-il. C'est pas guère dangereux, c'est une sorte de grippe, l'*Influenza*, venue de Russie dans des peaux.

Nimporte comme ça s'est dit dans le public ça a fait baisser les affaires, — en outre on parle de fermer le Louvre pour quelques jours, — de là la fureur de Rousseau.

Je veux bien que les peaux de bête venant de Russie, y soient pour quelque chose. Mais, foutre, les cochonneries qu'on fait bouffer aux commis, le manque d'air, l'excès de turbin, y sont pour davantage.

Qu'a fait mon Rousseau ? — Ce pignouf tient dans ses pattes, grâce aux annonces, presque tous les canards quotidiens, il leur a détendu d'ouvrir le bec, — à moins que ce ne soit pour chanter ses louanges.

Hélas, si calé qu'il soit, il n'a pu empêcher la vérité de se faire jour.

Alors, nom de dieu, il s'est foutu en colère contre ses employés !

Primo, il leur a interdit d'être malades.

Deuxième, il a fait relancer dans leur piaule par des inspecteurs, les pauvres types qui n'avaient pu venir.

Troisième, paraît qu'il en a foutu une trentaine à la porte, qui étaient trop malades pour obéir à ses ordres.

Quatrième, il a fait imprimer une circulaire défendant à ses commis de soufler mot de l'épidémie, — sans quoi saqués d'autor!

Voilà ou en sont les choses, nom de dieu! Les pauvres calicots, malgré leurs chouettes habillements ne sont pas plus heureux que les prolos en cotte et en blouse!

Il n'est que temps tonnerre de Brest, qui la Sociale vienne, afin que nous puissions foutre en l'air toutes les sales vermines qui vivent sur notre chair.

DEUX MÈRES

La semaine dernière les douze jean-foutres de la bourgeoisie qui faisaient les fonctions de jurés, collaient vingt ans de travaux forcés à une sale chamelle. Cette garce, la Skatenburg, a martyrisé ses gosses et a fini par étrangler la petite Marie, une gentille gosseline de douze ans.

Oh, elle n'est pas du populo, cette chipie! C'est une fille de bourgeois, élevée dans des idées de grandeurs, puis mariée à un larbin de grande maison, qu'elle a vivement lâché pour faire la noce.

Toujours dans le grand, nom de dieu! Deux banquiers, un curé... Sans compter le reste.

Trois mômes, c'était bougrement gênant pour son métier; aussi ce qu'elle te les secouait! Les gifles, les coups de pied, pleuvaient comme grêle; ils étaient battus comme plâtre, et n'osaient gueuler, — crainte que ça dégringole plus fort.

Pendant des années ça a duré, c'était une vie horrible pour les petiots. Ce qui devait arriver est arrivé: un jour la gentille Marie est morte des méchancetés de sa garce de mère.

Du coup, on a foutu la sorcière au bloc et on l'a fait passer aux assises. Heureusement pour elle qu'elle n'est pas une

fillette du peuple, sans quoi elle eut payé bougrement cher sa rosserie.

Elle doit à sa naissance bourgeoise de n'avoir écopé que de vingt ans, — pour un crime si atroce que le sien c'est pas trop cher, quand on fait la comparaison avec d'autres.

Sûrement, si au lieu d'être une bourgeoise, la Skatenburg avait été une fille du peuple, elle eut écopé bien davantage. En outre, tous les canards quotidiens, auraient gueulé contre elle, car ils sont toujours à l'affut pour débîner le pauvre monde.

Pour s'en convaincre, nom de dieu, y a qu'à se souvenir avec quelle sévérité a été condamnée la pauvre mère Souhin de Limoges.

Pourtant les circonstances étaient bien différentes: c'est dans un coup de désespoir que la mère Souhin a tué ses gosses, le père était en prison, y avait plus rien à bouffer à la maison: la pauvre femme en était devenue quasi folle!

Elle ne détestait pas ses gosses, celle-là, oh non! Si elle les a tués, c'est qu'elle les aimait trop. Elle les aimait tellement qu'elle n'a pu endurer de les voir pâtir; ça lui crevait le cœur de se dire qu'ils allaient souffrir de la faim et des milles misères du pauvre monde.

C'est par amour qu'elle a tué ses petits; aussi elle ne les a pas fait souffrir, — la Skatenburg au contraire, en vraie marâtre qui détestait les siens, les martyrisait au possible.

Voilà la différence, foutre! Et cette différence est encore plus visible quand on compare les condamnations: la mère Souhin n'a échappé à la guillotine que par une erreur des jurés, et a été condamné aux travaux forcés à perpète, — c'est une femme du peuple!!

La Skatenburg a vingt ans de travaux, — et comme elle a des protections parmi les grosses légumes elle sera promptement graciée, — c'est une bourgeoise!!

Voilà un échantillon de la justice des richards! Hein, les amis, elle est bougrement boîteuse.

Eh bien, à tous coups c'est pareil, nom de dieu! Les juges se foutent de l'impartialité, autant que d'une merde de chien;

ils ne veulent savoir qu'une chose : l'accusé est-il de leur bord, ou n'en est-il pas !

*
* *

D'après ce que je viens de dire, faut pas que les amis supposent que j'aurais désiré qu'on coupe le cou à la Skatenburg, ou qu'on la condamne davantage. Non.

J'en suis pas pour toutes ces machines ! La condamnation ne sert de rien, elle n'effraie personne. Demain on raccourcirait cette marâtre, que ça n'empêcherait pas de sales garces de martyriser leurs gosses, si elles ont le malheur d'avoir cette folie dans la caboche.

Dans la dégoutante société où nous vivons, c'est chose ordinaire que de voir des mères foutre des gnons à leurs gosses. (N'empêche que des tas de jean-fesses braillent à tire la rigole sur les beautés de la Famille, comme ils la comprennent, et comme elle est pratiquée.)

A quoi ça tient ? A la mauvaise organisation, foutre, qui fait que même une mère, dans certains cas, peut être portée à se débarrasser de ses gosses pour avoir du bien-être.

C'est rien que parce qu'ils la gênaient pour le triste métier qu'elle faisait, que la Skatenburg n'aimait pas les siens : « Si je ne vous avais pas eus, petites rosses, qu'elle leur rengainait tout le temps, je ne serais pas dans la misère ! »

A supposer, nom de dieu, que cette femme ait vécu dans une société comme veut qu'elle soit le Père Peinard, — une société où y aura plus de gros richards pour faire tourner la tête de nos sœurs.

Eh bien, mille bombes, je vous le demande : Aurait-elle tué ses gosses ?

Je réponds, non ! Et tous les bons bougres diront comme moi.

Il est sacré ! — Oui, ça y est nom de dieu, la grande dispute des bouffe-galette est dans le sciau. Joffrin la gueule torse est à l'Aquarium pour de bon.

Quelle dégringolade, mes amis ! — Les possibilos que je rencontre ne savent dire qu'une chose « c'est la loi ! » Mais bougres de fourneaux, j'ai été possibilos dans les temps anciens, — à cette époque le *Parti* se foutait de la loi, comme de l'an quarante.

Enfin, c'est comme ça ! Pourtant j'espère qu'un jour ou l'autre, un tas de bons copains qui suivent Joffrin ouvriront leurs quinquets et redeviendront socialos pour de vrai.

En attendant les jean-foutres de l'Aquarium ont prouvé une fois de plus que le siffilage Universel est une grande couillonade.

LIGUE AGRAIRE

Chouette, les amis, voilà les campluchards qui se foutent en mouvement ! Je colle ci-dessous la babillarde que des zigues de Lot-et-Garonne adressent aux pétrousquins de France et de Navarre :

Depuis longtemps nous carressions l'idée de nous livrer à une propagande spéciale parmi les travailleurs des champs, car il nous paraît difficile, pour ne pas dire impossible que la Révolution se fasse sans leur concours. Si nous ne les avons pas avec nous, nous les aurons contre nous, ou bien indifférents et suivant le cas la Révolution sera battue, ou simplement escamotée par les politiciens du *Quatrième Etat* recrutés dans les corporations les plus privilégiées des villes.

Mais même ce triomphe supposé du collectivisme, de l'Etat ouvrier, ne serait pas de longue durée — car le paysan n'acceptera jamais que les *Messieurs* de Paris ou de son chef-lieu de département viennent régenter la culture — et la Révolution sociale, comme la Révolution de 89, se heurterait à la résistance de nouveaux Chouans et de nouveaux Vendéens.

Nous osons l'affirmer — nous qui connaissons la campagne — la Révolution sociale ne se fera que si le paysan met la main à la besogne et la seule solution qu'il puisse accepter est le communisme-anarchiste, c'est-à-dire la suppression

de l'Etat avec tout son attirail de tracasseries tyraniques et de grugeurs, et le retour à la Commune des biens volés par les riches.

Le paysan est déjà convaincu que le gouvernement est tout ce qu'il y a de plus nuisible, pour être anarchiste et révolutionnaire, il ne lui reste qu'à acquérir la certitude qu'il est tout aussi inutile; qu'en échange des charges accablantes dont il l'écrase, qu'en échange de ses fils auxquels il prend les meilleures années de leur jeunesse, il ne leur accorde qu'une protection insignifiante et illusoire et que tout son mécanisme fonctionne seulement dans l'intérêt des gros capitalistes.

En l'aidant à acquérir cette conviction, il faut lui démontrer que lui seul est capable de faire ses affaires, qu'il doit se méfier de tous les phraseurs et de tous les enjoleurs qui ne veillent que ses écus et sa moisson, qu'il n'a pas plus à attendre son émancipation des meneurs révolutionnaires que des parlementaires, — mais seulement de la Révolution faite par lui et par ses frères les travailleurs des villes.

Car il faut aussi travailler, à combler le fossé des mésintelligences et des rancunes idiotes qui séparent l'ouvrier des villes de celui des champs. Combien de fois ces divisions fomentées et entretenues par la bourgeoisie moderne dont la maxime en cette circonstance est la même que celle des classes dirigeantes de tous les temps « diviser pour régner; » Combien de fois, disons-nous, ces divisions ont eu des résultats funestes? Les citadins et les campagnards qui se sont soulevés dans le courant de ce siècle, les premiers en juin 48, et les autres après le coup d'état de décembre, visaient bien, quoique assez inconsciemment, au même but, mais à cause du malentendu qui régnait entre eux, ces deux courants parallèles n'ont pu se fondre dans le même lit.

Dissiper ce malentendu, donner aux paysans la conscience de leur droit et de leur force, les préparer à la Révolution, telle est la tâche que nous nous imposons, en constituant la première section de la Ligue Agraire, et nous invitons les

amis qui, comme nous peinent aux champs, et en particulier les camarades de Cuers, de Peyriac de Mer, de Prades, d'Izy, de la Californie, de Saint-Victor Lacoste, de Servian, de la Palisse, de Saint-Florent, de Rochambeau, de Marsillargues, de Hem, de Breuilles, etc, à former des groupes dans leur région et à adhérer à la *Ligue Agraire*.

Nous comptons sur l'appui des compagnons des villes, pour nous donner la main, et nous espérons que les camarades parisiens qui ont édité la brochure, *les Travailleurs des Villes aux Travailleurs des Campagnes*, reconstitueront le groupe de propagande dans les campagnes.

Comme nous l'avons dit dans notre communication à la Conférence Internationale de Paris, nous n'entendons par *Ligue Agraire*, qu'une fédération de groupes absolument autonomes, — une fédération sans comité central, sans statuts, ni dogmes. Les seuls liens seront la communauté du but à atteindre, et des relations suivies avec ceux qui partageront notre manière de voir.

Pour de plus amples renseignements s'adresser au compagnon Henri Beaujardin, à Bouglon. (Lot-et-Garonne.)

LA SECTION DE LA LIGUE AGRAIRE DES CANTONS DE BOUGLON
ET DE CASTELJALOUX.

N. B. — Ayant l'intention de publier avant peu un manifeste-placard aux paysans, nous prions les amis de nous donner des renseignements sur la situation des agriculteurs de leur région, et s'ils le peuvent leur obole.

(8) M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS

C'en était trop : la phrase fut ponctuée par une gifle à poing fermé, telle que peut la lancer un brave prolo qui se rebiffe.

Mille bombes ! ce fut un rude pétard dans la boîte; le quart d'œil vociférait en se tenant la gueule d'une patte et en agi-

tant l'autre d'un air terrible. Trois flickarts s'étaient jetés sur l'ouvrier, tandis que Dugourdeau, fou d'ahurissement s'aplatissait dans un coin.

Du coup, l'interrogatoire fut abrégé. On congédia mon pétrousquin qui dans son trouble répondait affirmativement à toutes les questions.

On garda le paternel pour être dirigé en panier à salade sur le Dépôt et le gosse pour l'envoyer également dans quelque sale boîte à l'usage des enfants de prolös.

De pareilles émotions avaient donné à Dugourdeau le besoin de se recaler l'estomac. Après s'être arrêté une piaule confortable dans le plus bath hôtel de la rue de Rennes, il prit un sapin et se fit conduire droit chez Brébant, un restaurant dont il avait beaucoup entendu parler et que je vous recommande, les aminches, le jour où vous aurez l'occase de faire un chouette gueuleton aux frais des bourgeois.

Jetant un coup d'œil allumé sur les couples qui montaient dans les cabinets particuliers, histoire de faire des galipettes au dessert; Dugourdeau prit place dans la grande salle près de deux types qui étalaient sur leur poitrail le chiffon rouge de la Légion d'honneur.

N'attendez pas que je vous donne le menu de ce que boulotta notre voyageur. Vous qui n'avez pas toujours une choppotte pour arroser votre ragougnasse, vous feriez une drôle de poire à l'énoncé des bisques et des chauffroids. Qu'il vous suffise de savoir qu'au bout de vingt minutes, Dugourdeau était plongé dans une béatitude parfaite.

(A suivre.)

PETITE POSTE. — N. Londres. — M. Béziers. — P. Angers. — L. Le Mans. — U. Nantes. — W. Fresseneville. — M. Bourges. — B. Arest. — W. Flixecourt. — J. Grenoble. — G. Orléans. — B. Azay. — P. Toulouse. — M. Angers. — F. Amiens. — reçu galette merci.

P. Choisy-le-Roi, mon pauvre copain ta babillarde m'est arrivée trop tard pour ce numéro, elle passera au prochain.

L'imprimeur-Gérant, WEIL,
Imp. spéciale du *Pere Peinard*, 120, rue Lafayette, Paris.

VENTE EN GROS DU **Père Peinard**

11 rue du Croissant — PARIS

LA RÉVOLTE, communiste-anarchiste

Hebdomadaire, Supplément littéraire tous les quinze jours.

L'ATTAQUE, organe anarchiste

Hebdomadaire — 5 centimes le numéro.

Adresser toutes les correspondances concernant le PÈRE PEINARD au nom de l'Administrateur, 120, rue Lafayette, — Paris.

Les nouveaux abonnés recevront gratuitement tout ce qui a paru du PÈRE PEINARD.

WEIL, impr. spécial du *Père Peinard*, 120, r. Lafayette, Paris